Lettre d'Heidelberg (1921-1922)

Károly Mannheim

Gábor Tverdota (éd.)

Traducteur : Gábor Tverdota

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/553>

DOI : 10.4000/grm.553

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Károly Mannheim, « Lettre d'Heidelberg (1921-1922) », *Cahiers du GRM* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 23 décembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/553> ; DOI : 10.4000/grm.553

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© GRM - Association

Lettre d'Heidelberg (1921-1922)

Károly Mannheim

Gábor Tverdota (éd.)

Traduction : Gábor Tverdota

NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduit, annoté et présenté par Gabor Tverdota.

Nos remerciements chaleureux vont à Noémie Charrié et à Alain Loute, qui n'ont pas ménagé leur peine pour améliorer ces traductions par leur relecture attentive et leurs suggestions précieuses.

Première parution en deux parties, dans la revue *Tűz. Az egyetemes magyar kultúra folyóirata* [« Feu. La revue de la culture hongroise universelle »], Bratislava. Première partie : numéro de novembre-décembre 1921 (pp. 46-50) ; deuxième partie : numéro d'avril-mai 1922 (pp. 91-93). La présente traduction est faite d'après Éva Gábor (éd.), *Mannheim Károly levelezése 1911-1946* [« Correspondance de Károly Mannheim 1911-1946 »], Budapest, Argumentum Kiadó/Lukács Archívum, 1996, p. 233-244 (N. d. t.)

[Première partie]

Heidelberg, octobre 1921.

- 1 Nous autres Hongrois vivons çà et là, dispersés, la distance séparant aujourd'hui tous les points du monde est plus grande que jadis, et notre curiosité est pourtant plus avide que jamais. *Je me sens*, depuis que je suis à l'étranger, *comme une sentinelle envoyée en éclaireur*, le *vigile d'avant-garde* d'un petit groupe de gens, qui est là pour voir *s'il se passe enfin quelque chose*, s'il se trouve aussi, parmi les maisons étrangères, des hommes. *Je regarde par toutes les fenêtres* qu'on a oublié de fermer, *j'épie* les gestes des gens qui parlent en gesticulant, et *je m'ingénie à deviner* les paroles que les taciturnes réservés passent sous silence. *Si des gens se réunissent, je suis parmi eux, s'ils étudient, j'étudie avec eux, et vivre avec eux est aussi mon souhait, je m'installerais, et pourtant, je ne trouve point ma place.*

- 2 La cruche hongroise s'est brisée et ses cent éclats ont échoué en cent directions, ces quelques hommes distingués, le cercle de ceux qui pour la plupart se connaissaient, se sont disséminés, et s'il arrive que deux ou trois d'entre eux se retrouvent, avides, ils demandent des nouvelles des autres. Je désire connaître non seulement le sort de chacun d'eux, mais aussi tout ce que leurs yeux de Hongrois auront vu dans les divers coins du monde, et peut-être que je ne me leurre point si je crois que c'est aussi le cas pour d'autres, qu'ils s'intéressent à ce que raconte un de ces éclats échoué en Allemagne.
- 3 Il faut avouer, avant toute autre chose, que ce monde, dont il sera *question ici, ne reflète pas l'ensemble de la vie spirituelle de l'Allemagne actuelle*. Ces lignes ne dévoileront que l'histoire naturelle d'une étroite et fine couche d'hommes : *celle des intellectuels allemands progressistes d'aujourd'hui*. Il en a été ainsi de tout temps et il en est ainsi aujourd'hui encore, que nous, *qui écrivons*, d'une certaine façon *leur appartenons*, et si nous écrivons, ce sont les points de vue de *notre caste*, ses *préjugés*, que nous éprouvons, et lorsque soi-disant nous dessinons l'*histoire de l'esprit*, nous ne rendons compte que de l'aventure de quelques avant-coureurs, *et nous faisons comme si, avec ces quelques hommes d'exception, nous formions l'axe de l'Univers*.
- 4 Les Temps modernes ont débuté – ou du moins il s'agit de l'acte le plus lourd de signification symbolique – lorsque l'homme, avec le geste copernicien, a compris qu'il n'était point le centre de l'Univers et a reconnu que le monde ne tournait point autour de celui qui le regardait, *et qu'il n'était point assuré que l'homme soit le couronnement de la création*. Lorsque l'homme savait déjà qu'il n'était point le centre du monde, l'homme de lettres vivait encore dans le monde ptoléméen, et il se peut que l'une des réformes des temps nouveaux, réalisables seulement pas à pas, soit l'apprentissage par l'homme de lettres du fait qu'au sein de l'ordre terrestre les mouvements sociaux n'ont ni le savant ni le journaliste pour centre de gravitation. *Ce ne sont point leurs questions, leurs points de vue auxquels l'évolution se conforme, et les choses sont perçues d'un angle singulièrement étroit si l'on se borne à les observer avec les yeux des gens cultivés*. De même que jusqu'à nos jours (à quelques exceptions près) le sort des femmes a été de voir le compte-rendu de leur vie, de leurs sentiments les plus intimes, écrit par des hommes, de même dans d'autres champs, par une paradoxale destination des choses, l'histoire naturelle et le destin des hommes qui n'étaient point de lettres et d'esprit sont rendus visibles à travers les lunettes des hommes cultivés. Il découle de la nature des choses que Tristan est amoureux et que Don Juan fait l'amour, mais aucun des deux n'écrit ni essais, ni pièces de théâtre, et nous ne voyons leur silhouette qu'au travers des catégories contemplatives du poète ou de l'écrivain, bien que le véritable problème soit celui-ci : quelle serait la silhouette de Don Juan et de Tristan s'ils avaient eux-mêmes écrit leur propre histoire.
- 5 Un des paradoxes ultimes de l'écriture est qu'elle se voudrait objective, réaliste, qu'elle souhaiterait fournir le plan des fondations des choses, et que malgré cela ce n'est toujours qu'une *unique perspective* qu'elle parvient à coucher sur papier.
- 6 Contre cela, il n'existe qu'un seul secours : s'aviser de cette condition et se l'avouer avec franchise. Joindre de quelque manière au dessin le *tableau de conversion, l'angle du point de vue*, pour faire en sorte que si autrui le lit, il puisse y additionner ou en soustraire, le compléter ou le restreindre, *selon la clef de son âme et de son intérêt*.
- 7 Voilà pourquoi je tiens à signaler avant toute autre chose : *moi aujourd'hui* – il se peut qu'il en soit autrement un jour –, *je m'intéresse surtout à la vie de ceux auxquels j'appartiens*. *Multitude disséminée sur tous les points du monde, nous formons l'unique rebut international déraciné : nous qui écrivons et lisons des livres, et dont l'intérêt dans la lecture et l'écriture est*

turné tout entier vers l'esprit. Qui peut-on ranger en effet dans cette caste, cela ne peut être décidé qu'au cas par cas, la chose n'étant pas simple au point que l'on pourrait voir dans les signes externes de l'écriture et de la lecture la clef d'une discrimination entre des différences réelles.

- 8 Toute personne sur scène n'est point acteur, comme tout fonctionnaire griffonnant n'est point homme d'État : *seuls ceux qui s'engagent auprès de l'esprit jusqu'à l'installer en effet au cœur même de leur vie, jusqu'à ce que sa présence tangible se reflète dans chacune de leurs manifestations vitales, pourront être rangés dans cette caste.* Qu'un tel participe à la culture entendue dans cette signification plus profonde ne se décide pas non plus d'après le fait qu'il crée, qu'il donne forme à du nouveau attestable sous forme de mots imprimés, mais d'après le fait que toutes ses formes de vie obtiennent leur sens ultime à partir de ce foyer. *La culture, la véritable humanité, crée une nouvelle couche d'hommes contrariant les catégories économiques et plus largement sociologiques, réformant les formes de vie les plus spontanées, plaçant son homme dans un monde isolé et incompréhensible aux yeux des autres.* Tandis que la culture de la Chine et de l'Inde a créé pour ces hommes une caste à part reconnaissable d'après son allure externe, chez nous, étant donné que ces gens ne portent point de tels signes distinctifs univoques, cette isolement s'estompe de temps à autre.
- 9 Si parfois il m'arrive de percer à jour ce leurre et cette illusion, *je m'émerveille toujours de voir combien je me trouve plus proche de ceux qui prennent part à cette humanité-là, combien eux et moi sommes plus proches que cette humanité tout autre constituée par les membres de nos clans respectifs.* J'apprécie les efforts (et un jour le temps donnera peut-être un sens à leurs aspirations) *en même temps que je méprise les mensonges de ceux qui sous les slogans soit nationaux, soit raciaux, soit de la lutte des classes, cherchent à réaliser le rêve romantique d'après lequel ils ne feraient qu'un avec la race, la classe, qu'ils revendiquent de manière programmatique.*
- 10 Le rapprochement est chose belle, mais *il faut voir et avouer la distance, et savoir que nous-mêmes cultivons un désir lourd d'espoir, que c'est pour lui que nous luttons, c'est pour lui que nous nous leurrans : nous souhaiterions trouver un foyer, un monde, car nous sentons que dans ce monde il n'est point de place pour nous.* C'est Ady¹ qui le dit quelque part – (vers la fin du *Portus Helveticus Monoeci*, dans *Confessions et études*), je regrette de ne pas l'avoir sur moi à présent, je ne puis le citer mot à mot –, qu'il est un unique *problème social vraiment difficile : assurer des conditions de vie à ces quelques avant-coureurs.* Peut-être remédiera-t-on à tout le reste, peut-être même la question économique trouvera un jour sa solution, mais *ce serait se leurrer que de croire que nous aurons ainsi approché ne fût-ce que d'un pouce l'accomplissement de cette tâche plus lourde qui est de jeter le pont de l'âme entre homme et homme.* Peut-être seront-ils plus nombreux ceux qui, grâce à l'élimination des obstacles extérieurs, accéderont à la vie de l'âme et de l'esprit – l'on ne peut et l'on ne doit nullement renoncer à prévenir ces obstacles –, mais ce faisant nous ne ferons qu'accroître en nombre, aussi le problème sera-t-il statistiquement plus grave de savoir *comment trouver un foyer pour l'esprit dans les confins terrestres.*
- 11 Tandis que je marche et regarde les choses, je me demande : comment vivent en Allemagne, guerre et révolution passées, *les élus ou les victimes de l'esprit.* Quelles sont leurs occupations, quelles sont leurs motivations, quels sont les mirages qu'ils poursuivent, qu'advient-il d'eux et en eux, dans quelle direction *ce monde étroit* se meut-il. *Si je parle de l'Allemand d'aujourd'hui, je me restreins délibérément en pensée à cette fine couche de gens, et malgré tous mes blâmes et condamnations, c'est tout de même vers eux que se tourne mon amitié.* Car malgré tout – peut-être est-ce aussi de la partialité – je pense que c'est *en eux que se foment, se forme, ce qui un jour pourrait se révéler comme étant d'importance.*

Peut-être que lorsque je les aurai dûment observés, eux et leurs occupations, et que je connaîtrai les frontières de ce genre de connaissance, pourra-t-il s'agir pour moi de prétendre évaluer la force de rayonnement de ce cercle délibérément restreint, ainsi que l'influence qu'il peut exercer sur des unités plus grandes, sur des mondes plus étendus.

- 12 *Si ces lettres sont écrites de Heidelberg, d'une petite ville universitaire en Allemagne, il n'est pourtant nullement nécessaire qu'il s'agisse de « lettres provinciales ». Qu'il soit possible, et que l'on soit en mesure de voir à partir d'une petite ville de campagne l'âme de la grande Allemagne, ce fait remonte à des causes plus profondes : c'est en rapport avec la décentralisation culturelle de l'Allemagne. Ce n'est point en un unique lieu, dans la couche cultivée d'une grande ville unique, que réside le substrat des divers mouvements spirituels, mais c'est à partir des nombreuses petites villes disséminées dans le pays qu'expériences, événements et pensées jaillissent. Multiples sont les sources de la tradition, multiples sont les lieux où puisent les racines du tout. La province, la petite ville n'est donc pas le reflet ultime du rayonnement, la condensation périphérique de la vie d'un centre culturel, mais elle est elle-même une source vive. Peut-être cela mérite-t-il une attention singulière, car si dans le passé le problème culturel hongrois concernait la question de la centralisation, il ne fait maintenant qu'un avec celle de la décentralisation. La culture hongroise commençante n'a pu être annihilée de manière aussi subite que parce qu'elle était centralisée. Les mouvements étant portés pour ainsi dire par une unique couche spirituelle de Budapest, la dispersion de cette dernière a rendu possible pour ainsi dire l'annihilation totale instantanée de toute la vie spirituelle. Aujourd'hui, seul l'autre chemin reste praticable – apparenté à celui arpenté par la culture allemande, qui fait en sorte que les forces spirituelles dispersées dans la multitude des petits centres se recroisent, se branchent sur les prémices culturelles de la province, jetant ainsi les bases d'une culture hongroise décentralisée à venir.*

- 13 *Que la culture décentralisée offre une image toute différente de celle orientée sur une capitale unique, c'est précisément le monde spirituel allemand qui le montre. La pluralité des origines ne se borne point à prêter un aspect polychrome à la vie spirituelle allemande, mais également une largeur qui assure à chaque nouveauté surgissante davantage de possibilités qu'il ne s'en offre d'habitude. Chaque mouvement a son caractère local, sa ville natale d'où il prend son envol, et lorsque l'on voyage, l'on ne tarde pas à reconnaître quelle est parmi les nombreuses tendances spirituelles celle qui est née précisément dans cette ville-là. Chaque ville a son atmosphère propre (les Allemands sont fort fiers de ce mot), qui se forme lentement, et si l'on s'adonne à une investigation, l'on peut encore découvrir dans certains endroits à quel illustre citoyen, mort ou vivant encore, l'habitus spirituel de la petite ville doit tel ou tel de ses traits de caractère.*

- 14 *L'avantage de la culture de la petite ville est qu'elle garde trace pour longtemps de la présence de chaque homme remarquable, l'atmosphère spirituelle dont se nourrit l'évolution n'abritant pas seulement ses contenus, mais aussi tout son mode de vie, l'homme est davantage présent dans la culture de la petite ville, il n'est point si impersonnel, que dans la multiplicité de la métropole qui neutralise tout. De la sorte ce ne sont point uniquement les contenus qui évoluent, mais les modes de vie, l'attitude, la manière de penser et de voir qui se transmettent également, et l'air est plein d'une propriété commune, d'un trésor culturel créé en commun. Que toute pensée se familiarise d'abord en cercle restreint et se propage seulement avec lenteur, de manière circulaire – cette épreuve ne fait que du bien aux contenus qui se propagent.*

- 15 Naturellement, à côté des avantages, la décentralisation issue de la vie spirituelle des petites villes comporte également des dangers. *La petite ville offre trop peu de possibilités d'épanouissement à l'homme véritablement actif*, particulièrement à celui dont le talent est politique ou autrement prophétique.
- 16 Peut-être était-ce le destin de l'un des hommes les plus éminents des temps récents, Max Weber, qui recelait en lui tout ce qui l'eut rendu capable de direction politique : un savoir sociologique et économique illimité, le sens de la réalité politique, une personnalité forte – son influence sur le cours des événements demeurait pourtant minime. Professeur à Heidelberg, ses activités politiques furent intermittentes, et quoique d'autres facteurs se soient ligués contre lui – car le cours vivant de la vie politique ne l'a jamais propulsé au-delà des points morts –, pour la postérité il demeure un homme de science. Max Weber n'est qu'un exemple des énergies bloquées, qui est l'un des grands dangers de la vie provinciale. L'autre grand danger est la dégénération petite-bourgeoise, que la force d'inertie de la vie sociale impose même aux plus excellents des hommes. Il faut être ici pour les voir, les « porteurs de flambeaux », les « réformateurs », à quel point ils sont petits-bourgeois dans leur quotidien, à quel point ce qu'ils professent n'est qu'idée, à quel point les bornes de leur vie sont étroites. Il y a aussi quelque chose d'émouvant et de naïf dans le fait que l'audace et l'esprit précurseur des individus excellents ne valent que pour ce qui les intéresse de manière centrale et unique, tandis que dans leur vie quotidienne ils sont liés à des bornes si étroites ! *Il n'est point suffisant de lire leurs écrits car en nul lieu et nulle époque il n'y eut d'abîme plus profond entre œuvre et homme qu'ici et maintenant*. Leurs paroles écrites sont prodigieusement courageuses, elles transpercent tout, et ils manient la plume avec bien trop d'aisance – tandis que sur la ligne de sa vie, l'homme lui-même qui les a écrites est placide et résigné, et n'accomplit nul acte qui serait libérateur pour l'âme. *L'antagonisme de la vie petite-bourgeoise et du cosmopolitisme se fait sentir avec une force prodigieuse ici car il n'est point aussi aisé d'éviter le problème que dans la grande ville, où le contrôle des modes de vie est infime et la vie se forme sans résistance, tout comme la pensée*.
- 17 Tout ceci ne vaut plus aujourd'hui sans restrictions, car surtout ces derniers temps, Berlin gagne en importance du point de vue de l'esprit également, et synthétise, confronte les mouvements d'origines diverses, leur ôte leur couleur locale, et les jette dans le fourneau allemand, les y entasse et les unifie dans le tumulte chaotique d'un bouillonnement commun.
- 18 Si j'avais le choix entre voyager sans cesse et visiter fugitivement tour à tour Berlin, Munich, Dresde, Cologne et les autres endroits, et dresser sur cette base des reportages spirituels, ou bien *me fixer quelque part* et observer la vie à partir de ce point, c'est pour cette dernière possibilité que j'opterais. J'ai d'ailleurs vu la majorité des villes, en voyageant je ne rendrais compte que de contenus récoltés sur fond d'impressions fugitives, ce qui est du reste accessible aussi bien dans les livres. Ce n'est cependant pas cela qui m'intéresse. *Ce qui m'occupe, c'est la relation qu'entretiennent les gens avec leurs contenus, comment ils vivent avec eux, et ce qui se réalise en effet des mots que l'on couche sur papier. Pour cela, il faut vivre parmi eux, avec eux, en un certain lieu*. Il convient également de prendre connaissance de ce qui se joue hors les murs, mais pour entrevoir comment le nouveau trouve sa place aux côtés de l'ancien, quel ménage l'idée fait avec la réalité, la perspective offerte par une coupe transversale dans la vie d'une localité s'avère ultimement nécessaire. Et puisque le processus de réalisation dans la culture se déroule de manière fort typique, il est aisément envisageable qu'à partir de l'orientation d'un point fixe les autres localités deviennent plus clairement visibles. Afin de ne pas pousser unilatéralement la ville des rives du Neckar au

centre du globe allemand, dans cette lettre introductive, avant d'adopter la perspective de l'orientation locale, je voudrais dire quelques mots sur l'attitude spirituelle générale qui caractérise l'homme allemand contemporain, non seulement ici, mais aussi bien de manière générale.

- 19 La constellation historico-philosophique est aujourd'hui telle que la *multitude des déités locales, des mouvements locaux, part aujourd'hui*, sinon à la conquête du monde, du moins à la conquête du pays. Ce qui dans d'autres conditions aurait été une doctrine scolastique étroite liée à un endroit, à une ville, quitte aujourd'hui son siège, et parce que la disposition de l'âme est telle que les hommes, avides, sont en attente d'une foi, de doctrines, chaque mouvement trouve des fidèles au-delà des cercles restreints de son foyer d'origine. La *désorientation générale qui caractérise toute notre époque* rencontre et coïncide avec la *multiplicité issue de la décentralisation culturelle allemande et entraîne l'individu dans la cohue confuse des directions spirituelles*. La majorité des Allemands cultivés sont aujourd'hui des sectaires camouflés, adeptes de quelque secte isolée, ils regardent le monde sous le signe d'un « isme » et tentent de s'orienter dans la confusion qui les entoure sur fond d'un principe aux contours peu précis. Il n'y a point « une chose » en laquelle, ici comme ailleurs dans le monde, tous pourraient croire et l'on nourrit l'espérance en la force rédemptrice de vérités partielles. La créance de l'individu ne va pourtant point de pair avec le fanatisme intégral de la conviction pour laquelle il prête serment, chacun flotte en quelque sorte au-dessus de la cause dont il s'est fait le héraut. Peut-être est-ce encore l'héritage des Lumières, du 18^e siècle, qui ont laissé leur marque profonde, indélébile dans l'âme humaine, et bien que les contenus et les doctrines de l'*Aufklärung* aient perdu de plus en plus de terrain et que le désir d'une nouvelle religiosité et d'une nouvelle foi ait pris possession des gens, l'ancienne « disposition de l'âme » continue à persister : détaché, déraciné, fouillant son âme à l'aide de la raison et ratiocineur – tel est en vérité le portrait de l'allemand d'aujourd'hui, et son profond paradoxe est qu'il raisonne sur les choses irrationnelles qui précèdent l'entendement, et il n'organise que des choses issues d'une évolution organique.
- 20 À la suite des Lumières, le Romantisme a ouvert les écluses du pré-rationnel, de l'intuitif, de la foi, des instincts, avec son entendement l'homme a reconnu l'existence de choses précédant et transcendant l'entendement, et maintenant cette reconnaissance voudrait se dépasser elle-même avec ses propres moyens.
- 21 C'est pourquoi leurs idées doivent être considérées comme de simples désirs, et non comme des réformes. La forme de base de leur pensée est le programme, et leur vie s'écoule dans la projection schématique de nouvelles possibilités, et il n'y a point en vérité de contenus susceptibles de remplir ces cadres. Et comme le destin du programme est qu'il extrait toujours quelque chose d'aléatoire, un aspect périphérique de la vie, qu'il place au centre, pour cette raison la construction de nouveaux mondes en son sein ne peut être qu'artificielle.
- 22 L'un découvre le rythme, l'autre la danse, le troisième l'éducation, un autre encore la foi, le Dieu, les nègres, le style, l'unité et les coulisses du théâtre. Et ce sur quoi l'on se jette au hasard deviendra le centre du monde, la pierre de fondation du renouvellement et la terre promise de la vie à venir, dont on est l'apôtre exclusif.
- 23 Partout l'on attend un prophète, l'air est lourd de petits et de grands prophètes. L'un jure sur Steiner², l'autre sur Spengler³. Blüher⁴, Keyserling⁵ sont des centres réformant des cultures entières, Wyneken⁶, George⁷ sont des apôtres. Une disponibilité inouïe – de l'esprit, mais non de l'âme – envers la rédemption sourd dans les gens, un sentiment de manque, qu'on n'arrive point à combler.

- 24 D'où le manque de distance de l'intellectuel allemand d'aujourd'hui : il ne voit point de différence entre petites et grandes choses car en apparence il se meut sans cesse parmi des grandes choses.
- 25 Pris séparément, tous ces mouvements sont justes, puisque chacun contient une part de vérité : la « Freideutsche Jugendbewegung »⁸, le « Wandervogel »⁹, la « Schulgemeinde »¹⁰, le « Werkbund »¹¹, le « Nouveau Catholicisme », le « georgeanisme » et les autres, et si on les débarrasse de leur enveloppe pathétique en les dégageant de leur centre artificiel, on pourra les assigner à leur lieu naturel dans la vie. Il vaut donc la peine de s'occuper d'eux – et notre regard spectateur peut tous les atteindre de Heidelberg – car en eux c'est une vie à venir qui se débat, et tout ce commencement trouvera peut-être un jour sa place dans une unité plus grande. Aujourd'hui ce ne sont que soubresauts, mais peut-être y a-t-il déjà beaucoup de choses tristement émouvantes dans cette ferveur sans distance, car dans une certaine mesure c'est notre destin commun à tous d'avoir apporté plus d'amour, et surtout plus de désir, au-devant des choses, que le monde d'aujourd'hui n'est en mesure de satisfaire. Nous sommes devenus mûrs pour quelque chose, et il n'est personne pour cueillir les fruits, et notre âme s'effraie que ce soit la vaine flétrissure qu'elle a reçue en partage.

[Deuxième partie]

Heidelberg, avril 1922

- 26 Heidelberg est la ville des automnes et des printemps. L'hiver, on s'enveloppe, et on attend, ou bien on se souvient, on se plonge dans les bibliothèques, ou bien, debout sur la rive, on contemple le magnifique vieux pont sur le Neckar aux voûtes en pierre. Les peintres romantiques ont maintes fois éternisé le vieux château, la lune et le dense feuillage, et l'Anglais qui y passe ne fût-ce que deux fois vingt-quatre heures fugitives aura du mal à dépouiller l'image de la ville de tout le romantisme qu'elle a absorbé. C'est seulement lorsque l'on y vit, et qu'il va déjà un peu de soi que brille la lune, et que le tonneau géant que l'on exhibe au château n'excite plus tellement son imagination, que l'on découvre les nombreuses lignes dures et l'agréable détermination qui gît dans les profondeurs de l'architecture et du paysage, comme un trésor caché attendant d'y être découvert. Du temps de mes voyages touristiques d'antan, lorsque nous quitions l'un ou l'autre des endroits à visiter, lorsque le guide terminait sa petite histoire et que le rythme monotone du discours appris par cœur résonnait encore dans mes oreilles – je pensais souvent à comment cette ville, cet endroit, pouvait être pour celui qui y demeure, qui ne le voit point dans la fulgurance instantanée d'une aventure passagère, mais qui y fait le tour des choses avec sa vie – et ne voit rien d'autre hors de celles-ci. C'est comme un visiteur oublié, laissé en arrière et tombé amoureux de l'un de ces « juste un autre site touristique », que je déambule maintenant dans la ville et entre les jardins, et je me sens comme si j'étais en train de parfaire en la réalisant l'une de mes expériences de pensée passées, par le fait d'être ici. Tant de minutes sont perdues par l'homme dans sa course infidèle d'une chose à l'autre : pourquoi ne me saisis-je pas de l'une de ces minutes et ne me dirais-je point que, pour une fois, je suivrai cette possibilité jusqu'au bout ?
- 27 La beauté de Heidelberg est celle du paysage italien transposé dans le monde allemand. Ce que Riegl dit de l'architecture de Salzburg vaut pour le paysage heidelbergeois : les paysages allemand et italien se rencontrent ici. Cependant, alors que dans l'architecture de Salzburg le roman méridional et le « Germain » nordique ne se mélangent point en une douce gradation, mais c'est une architecture italienne épurée en milieu allemand qui surgit devant nous avec une rigide soudaineté, ici il ne dépend que de la lumière du soleil

pour que le regard soit captivé par les couleurs tendrement brassées des forêts allemandes au dense feuillage ou bien que le paysage articulé en un strict système de lignes resplendisse dans l'atmosphère aux vastes perspectives d'un ciel d'encre d'Italie. Juste au point où le Neckar, le petit fleuve, s'apprête à quitter la vallée bordée par les ruines de châteaux médiévaux, pour se jeter dans la grande plaine, là, au pied des dernières buttes, fut bâtie la ville. Le fleuve apporte encore avec lui les parfums des fleurs des vallées, des forêts, mais l'on sent que ce parfum reste ici bloqué dans l'embouchure et ne se répand point sur les basses terres, où se dresse, en monde étranger, distinct, la ville américanisée de Mannheim. Cet endroit jouit d'une sorte d'isolement, de la protection offerte par une serre, et je pense toujours au monde comme à ce qui est au-dehors, à l'extérieur de quelque chose, bien que nulle part les cloisons ne soient visibles. Ce n'est là pourtant que protection et non pas isolement, car, de même que la ville se trouve encore dans la vallée, mais que l'un de ses visages est tourné vers la plaine du Rhin, de même dans le domaine de l'esprit, ce n'est que l'achèvement, mais non pas la fermeture vers l'extérieur, qui rend la vie complète. La principale vertu de Heidelberg est que, malgré le fait qu'elle possède une tradition et que les générations se sont succédé dans la continuité des tâches et des problèmes à résoudre, l'esprit de la ville ne s'abîma point dans un conservatisme stérile, qui, à la manière d'un tourbillon, ne cesse de pivoter autour de lui-même. Elle est cosmopolite malgré sa tradition car depuis des siècles l'on y a pris l'habitude de l'étranger, et à côté des visiteurs de passage, les flots d'étudiants se renouvelant en été et en hiver inondent les rues et peuplent la multitude de petites chambres au mois qui se vident sans cesse. Cet afflux et ce reflux, cette accoutumance aux nouveaux visages modifient l'habitus de ceux qui y demeurent. Tout le monde sent que ce que l'on fait, ce que l'on dit, éclate vers l'extérieur sous forme de flèches humaines, et atteint aussi des cibles qui se situent ailleurs. Parfois, le soir, quand, longeant les rues paisibles, je déambule à côté des murs des vieilles maisons, je sens comme si le vent mort des villes médiévales restées en marge des voies commerciales soufflait au-dessus des maisons – c'est le souvenir de Brügge et de Rothenburg qui hante –, mais lorsque je mets le pied dans la chambre éclairée par une lumière jaune, et qu'autour de la table des gens sont assis, jeunes, aux yeux étincelants, et que c'est autour de nouvelles douleurs et de nouvelles joies que tourne la discussion – je sais que nous sommes en vie, et la torpeur émanant du sentiment d'être abandonné me quitte.

- 28 Il fallait aussi parler de cela, de comment ce monde apparaît de l'extérieur, et comment se dessine l'arrière-fond sur lequel se meut la vie qui est à raconter, celle qui occupe le plus immédiatement mon regard. La vie spirituelle d'Heidelberg peut se mesurer sur ses deux polarités antagoniques : à l'une des extrémités se trouvent les sociologues, à l'autre le cercle de Stefan George ; le représentant idéaltypique des uns est le déjà défunt Max Weber et celui des autres Stefan George, le poète. D'un côté il y a l'université et de l'autre le monde littéraire extra-universitaire plus détaché ; l'un tombe du côté de la tradition culturelle protestante, l'autre est orienté vers l'attitude du catholicisme. Les oppositions ne se recouvrent pas entièrement, elles ne sont que des schèmes rigides dont le but est de signaler les éléments antagoniques des croisements des multiples facettes de la vie en effervescence. On ne peut représenter la vie universitaire à travers la personne de Max Weber, dans la mesure où il était lui-même à bien des égards davantage qu'un universitaire ; et de la même manière, l'on ne saurait marquer sans plus les adeptes de George du sceau du catholicisme. Et pourtant, cette confrontation est légitime, car c'est ici que ces deux visions du monde se développèrent peu à peu, et les oppositions plus générales – comme celle du catholicisme et du protestantisme, de la culture universitaire

et de la culture littéraire – gagnent leur coloration locale à travers la fréquentation de ces deux pôles. Toutefois, de même qu'ici non plus catholicisme et protestantisme ne signifient point une différenciation raciale ou religieuse, mais les lignes de deux types de passé dont les traces se font visibles à même l'allure spirituelle et la cohérence des doctrines des courants d'aujourd'hui, de même les autres distinctions ne doivent point être conçues en tant qu'unités de mesure positivistes, comme si l'on pouvait classer les gens en deux groupes selon leur religion ou leur appartenance ou non-appartenance à l'université. La classification ne peut dépendre que de la proximité avec l'une ou l'autre, de l'affinité avec l'une ou l'autre attitude. Thèmes, questions, démarche et façons de parler, de s'associer et de se réunir, tout cela diffère dans l'un et l'autre de ces mondes : l'adepte de George, tu le reconnais dans la rue, le sociologue sur la chaire : déjà, terminologie et mots luttent là où les divergences dans l'essence n'ont même pas encore trouvé à s'exprimer.

- 29 Le « georgéanisme » naquit lorsqu'un poète, avec son œuvre, mais surtout avec sa personne, son être, attira quelques hommes dans son orbite, et souda cette relation au départ seulement d'homme à homme dans l'unité d'une communauté.
- 30 Il existe une multiplicité de formes de l'association humaine. Celle-ci peut découler d'un intérêt externe, de la défense contre l'extérieur, elle peut être un regroupement impersonnel autour d'un contenu spirituel, et elle peut être pure attraction mutuelle, exempte de contenus spirituels : simple rapport social. Ce dernier, qui ne se fonde que sur la mise en relation des hommes incolore et dénuée de contenu, ne tarde pas à se consumer lui-même. Là où les hommes vivent ensemble sans contenus, malgré le manque de volonté et de foi communes – leur attirance réciproque se transmue peu à peu en indiscretion mutuelle ; dans ces cas, la matière de la vie en commun se réduit à des affaires infantiles (la plupart du temps amoureuses) avec lesquelles l'on se régale inlassablement, et comme l'attitude de l'homme d'aujourd'hui est de toute manière trop psychologisante et analytique, dans ces circonstances, le vécu commun, l'histoire commune de deux personnes s'enlisent par le fait que dès ses premiers germes, l'histoire est faite objet d'analyse. Les constantes confessions mutuelles et les réflexions psychanalytiques remplissent en partie la même fonction que les potins dans l'atmosphère petite-bourgeoise, dont la vocation et l'origine sont, de ce point de vue, les mêmes : compenser l'absence de contenu spirituel et de foi communs.
- 31 L'autre facteur créateur de communauté est l'idée : une volonté religieuse, philosophique, politique, partagée, qui intérieurement maintient la cohésion du groupe, et fait front commun vers l'extérieur. Si ce lien est exclusif et il gouverne à lui seul, alors cela également impose des limites qui rendent la communauté improductive. L'idée et le but sont trop impersonnels, ils flottent trop au-dessus des hommes pour être de bons critères de choix pour eux. L'idée ne fait que rapprocher les âmes dans la proximité de la camaraderie, elle n'est pas une mesure parfaite, parce qu'elle donne accès à la communauté à beaucoup qui, par leur âme, n'auraient rien à y faire, et en aliène beaucoup pour lesquels ce sont seulement les contenus objectifs qui ne peuvent être assumés. Sur ce point, ce type de communauté est similaire à la communauté d'intérêts : car même si elle en diffère essentiellement et est bien davantage que cette dernière – peu à peu, de par la dynamique des choses, l'accent se déplace ici aussi du côté interne de l'appartenance commune vers la défense face à l'extérieur, vers la démarcation vis-à-vis de celui-ci.

- 32 Enfin, il existe une sorte de vivre-ensemble qu'avec un mot courant en sociologie l'on pourrait nommer une communauté « charismatique », dans laquelle la plupart du temps c'est la force de rayonnement spirituel d'un homme qui rassemble les autres autour de lui-même. Ce ne sont point les contenus spirituels objectifs, plus distants de l'âme, qui maintiennent ensemble les individus appartenant à ce genre de communauté, mais cette autre attirance psychique – que l'on pourrait nommer *magique* –, qui rayonne de l'âme du chef vers les autres. Dans ce genre de communauté, maintenue par l'âme humaine, peu à peu, les contenus finissent aussi par se former. Mais la cohérence de ces contenus ne peut être dérivée d'une appartenance logique ou bien créée par la tradition. Et comme c'est le centre de l'âme humaine transcendant l'objet qui peu à peu attire autour de lui ces contenus, la nécessité de leur appartenance commune ne peut être comprise qu'à partir de cette unité psychique. Les exemples éternels de cette co-appartenance psychique sont Jésus et ses disciples, qui se regroupent essentiellement autour de ce noyau charismatique, et ce n'est que dans l'unité de ce nouvel esprit de vie que des doctrines aux origines diverses se soudent en un « système ». Dans ce type de l'être-ensemble l'attachement dogmatique n'est pas encore présent ; et le critère de l'hérésie ne consiste pas à contredire une thèse, mais à pécher contre l'esprit de l'âme qui soude ensemble la communauté.
- 33 L'existence de l'homme charismatique et la possibilité qu'il produise des effets ne sont pas données en tout temps, l'atmosphère spirituelle et psychique de toute époque ne lui est point favorable, toutefois, ce genre d'homme habité par l'effet substantiel qui va d'âme à âme – ne fût-ce que sous une forme non développée, germinale –, on le reconnaît même dans les époques les plus austères. Quelque chose de cette force d'attraction doit être présente en George car la forme de socialité qui lui correspond, l'unité non objective, mais transcendante des doctrines de ses adeptes en porte les marques. Et c'est précisément parce qu'à notre époque ce genre d'association se fondant sur le charisme est si rare, et parce que malgré tout je suis convaincu que ni la famille ni l'école ni la vie extérieure, politique, ne sont vraiment formatrices de l'homme nouveau, que je tiens pour important que ce genre de vie en commun tout simplement existe dans notre temps.
- 34 De l'immersion des choses dans le temps découle le fait que la réalisation et le développement de toutes les formes de vie possibles, des tentatives d'être-ensemble, ne sont point donnés à toutes les époques. L'auto-effectuation de certaines formes de vie nécessite *certaines* contenus, et si elles sont obligées de se précipiter sur des contenus qui ne leur sont point conformes, elles se rabougrissent, elles s'étranglent sur les choses. La communauté charismatique est la forme la plus profonde du vivre-ensemble humain, et c'est pourquoi elle ne se réalise que sur les contenus les plus profonds – les contenus de la foi, de la religion sont ceux qui correspondent à cette forme de vie. Et parce qu'au moment de la création du cercle de George (et encore aujourd'hui) la foi dans sa forme la plus profonde n'était point possible pour cette couche d'hommes, n'était point assez vive pour constituer un vécu cohésif, unifiant (et comme ils étaient suffisamment honnêtes pour l'admettre, pour le ressentir), ils choisirent (spontanément) le plus profond des contenus alors disponibles pour servir de substrat à la communauté : l'humanité.
- 35 Le « georgéanisme » naquit dans les années 90 du siècle passé, au même moment où le naturalisme commença sa marche triomphante. L'évolution de George puisait à des sources totalement différentes du naturalisme et se trouva rapidement en contradiction avec celui-ci, et l'on peut peut-être voir sa fonction historique en ce qu'elle contribua à défaire les forces du naturalisme dans l'intérêt d'une évolution ultérieure. C'est à Paris

que le jeune George (à l'instar d'Ady) connut un revirement soudain. Au départ, lui aussi subit l'influence de Verlaine et des Parnassiens, et de même que chez nous Ady fut à ses débuts le point focal d'une génération esthétisante, de même le « georgéanisme » ne se constitua au départ que dans l'appartenance lâche d'un cercle littéraire d'esthètes. (À cette époque Hoffmannsthal aussi en faisait encore partie.) En outre, l'expérience nietzschéenne et le vécu de la langue nationale contribuent également à rendre les débuts de leurs parcours similaires, et ce n'est que ce qui s'ensuivit qui est complètement différent et se fonde en partie sur les différences du monde hongrois et allemand. Ady a tôt commencé d'arpenter seul le chemin de calvaire solitaire du « fidèle infidèle », le substrat de ses crises de conscience se compose des deux extrêmes du monde terrestre : Dieu et la Politique. Il fuyait de l'un à l'autre, et parce que chez nous cette région mitoyenne que l'on nomme culture, grâce à laquelle il est possible de s'acclimater à cette vie terrestre, fait défaut : c'est précisément de cette inquiétude que provenaient ses poèmes les plus grandioses. Tandis que le prodigieux génie d'Ady créait de la substance à partir du manque, pour George, la tentation et la frontière empêchant le déploiement de son âme trouvent peut-être leur origine précise dans cette plénitude de la vie allemande. George partit de l'esthétisme et bien que, mû par la dynamique de l'histoire, il le laissa derrière lui, jamais il ne réussit à s'en défaire complètement. En Allemagne, baignant dans les flots d'une grande tradition, l'on peut oublier de temps en temps le chaos béant au fond de l'âme et de la vie ; ici, il existe des tâches partielles que l'individu hérite des générations antérieures, et dans lesquelles il peut inscrire sa vie et son destin. Chez nous l'âme véritablement vivante est mise face à la totalité de la vie, tout le monde doit faire tout et ne peut guère séjourner auprès des choses particulières. Chez nous, l'on ne peut vivre que d'âme à âme, l'on ne peut s'aimer qu'individuellement (d'où l'importance exacerbée des luttes amoureuses). En Allemagne, la possibilité de communautés qui sont davantage que des associations en vue d'objectifs pratiques existait, et celles-ci éveillaient l'illusion de la protection et celle d'avoir trouvé un chez soi.

- 36 C'est ainsi que le cercle de George devint une communauté d'intellectuels-aristocrates qui face à toutes choses au-dehors s'enferme et s'enveloppe en elle-même. Il combat l'époque, lui reprochant ses gaucheries, mais il ne veut pas intervenir dans le cours des choses, et le noyau charismatique qui maintient la cohésion de ses membres s'exerce uniquement sur des contenus humanistes. En Allemagne, depuis la Renaissance, c'est surtout l'*humanité*, la préoccupation pour l'histoire, la littérature, le passé, qui constitue le substrat et le principe formateur des amitiés et des communautés. La philologie qui, en elle-même, est une science inerte et aride, pénètre ici dans la vie et devient un facteur de socialisation. Ce n'est pas un hasard si le substrat du vivre-ensemble après les humanistes, dans le rococo, ensuite chez Goethe-Schiller-Humboldt et les romantiques, était une formation culturelle, qui renouvelle et réabsorbe sans cesse le passé. C'est dans cette forme de l'association humaine élaborée au cours des siècles que se déversa l'énergie appelant l'homme charismatique, et ce furent ces contenus au fond philologiques dont l'âme s'habilla comme d'une enveloppe temporelle. Les membres du cercle sont surtout des écrivains et des historiens, parmi lesquels Gundolf est le plus valeureux ; sa vision du passé littéraire allemand laisse sentir que ses points de vue crûrent à partir d'un foyer unique, et son investigation n'est point un tournoiement autour des choses dépourvu de finalité.
- 37 Il y a malgré tout une certaine inadéquation entre l'essence et les contenus de leur co-appartenance psychique. Bien que leur aristocratie ne soit point politique et social,

leurs principes tendent à s'assimiler à l'idéologie de l'homme aisé vivant de ses rentes. Leur caractère extraordinairement abstrait se nourrit constamment de la vision des essences des grandes perspectives historiques, qui s'oppose aux exigences de la vie quotidienne et concrète. La rédemption de la vie de l'esprit allemand éclaté doit être obtenue au travers d'un mythe nouveau, le Germain nordique et l'esprit grec ayant si souvent régénéré le monde allemand doivent être ravivés à nouveaux frais. Il faut lutter contre le principe protestant-capitaliste – et bien qu'ils admettent que l'Église catholique en tant que confession positive est déjà trop étroite pour eux, le culte qu'elle recèle est aujourd'hui encore un facteur actuel de la mise en forme de la vie. Ils sont contre le socialisme parce que celui-ci se tourne vers les *masses*, or la véritable substance, c'est le *peuple* – auquel on est relié par un fluide magique, la langue. Tous les apports des Lumières, bons ou mauvais, il les condamnent – ils voudraient les omettre du monde d'aujourd'hui et sauter par-dessus des choses qui constituent aussi bien les fondements historiques et actuels de leur propre existence spirituelle.

- 38 Cependant, plus caractéristique que tout le reste est leur lutte contre le « mot d'ordre du progrès », et il est intéressant qu'en cela ils soient apparentés au Nouveau Catholicisme. Il vaut la peine de s'attarder sur cette prise de position, parce que sur ce point ils constituent le contre-exemple de la doctrine socialiste aux affinités « aufkläristes » : l'homme moderne s'habitua à voir le chemin de l'histoire comme une ligne droite s'élançant vers l'infini, c'est pourquoi son mot d'ordre est le progrès qui toujours conduit en avant. Avec le mot de Hegel, cette conception pourrait se nommer « mauvais infini », parce qu'elle dénote quelque chose à quoi l'on peut toujours additionner quelque chose (comme pour la suite des nombres), et ne peut jamais se totaliser. Le symbole du vécu des adeptes de George est le *cercle*, le retour constant, à des nouveaux niveaux, à des points identiques. Pour une telle vision l'histoire est l'émergence toujours réitérée d'un nombre fini de possibilités de l'âme et de la culture, et son idéal est l'achèvement, la plénitude intérieure, et non pas la référence constante à l'au-delà de soi-même. Qu'il soit possible de voir l'histoire sous le signe de tels symboles qui se contredisent entièrement, trouve sa cause dans le fait que les uns et les autres qui élaborent ces arguments focalisent leur regard sur des phénomènes culturels divers. Celui qui observe le chemin de la technique, de la science, de la civilisation : celui-là verra le symbole du progrès historique dans la ligne droite s'élançant vers l'infini ; par contraste, l'expérience interne de celui qui considère la littérature, l'art, la religion, lui suggérera qu'ici seul l'approfondissement est possible et non point la progression. Dans ces domaines, les phénomènes qui adviennent plus tard dans le temps ne sont pas nécessairement les plus parfaits : l'auto-approfondissement religieux de la substance psychique ou sa floraison à travers la création d'œuvres ne sont point parallèles au progrès de la civilisation.
- 39 C'est également à partir de leur position de la lutte contre « le mot d'ordre du progrès » que les adeptes de George s'en prennent à la science contemporaine, qui est aujourd'hui selon eux uniquement facteur civilisationnel, non point l'expression, le rayonnement de l'âme, mais seulement analyse inutile, destructive.
- 40 Vu de l'extérieur, tout cela pourrait aussi bien être une idéologie nationaliste conservatrice, mais parce qu'ils sont politiquement passifs, et que par ailleurs ils sont les porteurs d'une culture aux horizons fort larges, l'on ne saurait mesurer leur valeur sur ces thèses prélevées de manière nécessairement fragmentaire. Et ces thèses elles-mêmes sont différentes si on les considère dans la proximité de l'expérience vécue et non pas comme des clichés usités dans un combat tactique tourné vers l'extérieur. Beaucoup

d'intuitions productives jaillirent de leur opposition à leur époque, leur critique littéraire et publique a dévoilé bien des imperfections de la vie allemande. Mais, d'un autre côté, ils sont similaires à ces réformateurs qui, tout en fustigeant leur époque, partagent profondément ses défauts. Tout comme Molière qui, dans ses « précieuses ridicules », fustigeait la préciosité de son époque, et ne pressentait point combien lui-même était encore *précieux*¹², les adeptes de George sont eux aussi désireux de remplacer les analyses abondantes et le programme par la vie, mais ils ne créent eux-mêmes que de la littérature-programme.

- 41 Tant que le noyau charismatique vivra, il conférera un sens même à ce contenu en inadéquation avec l'essence ; mais dès que ce noyau cessera d'exister, les contenus puisés dans les études humanistes – n'étant point les porteurs adéquats de l'âme qui naguère leur était attachée – se désagrégeront, et ne seront que thèses parmi les nombreuses autres thèses allemandes.
- 42 Vue de l'intérieur, la communauté qui se forme autour de George est une tentative de bonne foi de la part d'« intellectuels » esseulés dans le monde d'aujourd'hui, pour résoudre le problème posé par le caractère apatride de l'âme. Leur solution est la solution de celui qui ferme les yeux ; pour pouvoir se berner dans l'illusion d'avoir trouvé un sol, ils s'enferment, s'enveloppent dans les contenus de la culture et, omettant le monde de leurs affaires, ils s'aliènent en eux-mêmes. Le havre de vie protégé par les collines d'Heidelberg les convainc qu'ils existent, qu'ils sont influents et importants, pourtant, une petite tempête suffit – et ils sont les symboles d'un âge révolu.

NOTES

1. Endre Ady (1877-1919), poète et journaliste, il est considéré comme le fondateur de la poésie hongroise moderne et comme l'un des plus importants publicistes politiques hongrois du XX^e siècle. Ami personnel du poète Béla Balázs, ses vues politiques radicales eurent une influence considérable sur la génération de Lukács et Mannheim (*N. d. t.*).
2. Rudolf Steiner (1861-1925), écrivain, esthète, philosophe, pédagogue autrichien, fondateur de l'école *Waldorf*.
3. Oswald Spengler (1880-1936), philosophe irrationnaliste allemand, représentant de la philosophie de la vie. Il gagne une notoriété internationale avec son ouvrage *Le déclin de l'Occident* (1918-1922).
4. Heinrich Blücher (1890-1970), écrivain allemand, mari du philosophe Hannah Arendt.
5. Herman von Keyserling (1880-1946), philosophe et théosophe allemand puisant dans le néokantisme, fondateur de la dite « École de la Sagesse ».
6. Gustav Wyneken (1875-1963), pédagogue, réformateur de l'éducation, chef de file charismatique du mouvement de jeunesse « Jugendbewegung » et co-fondateur du mouvement de réforme pédagogique nommé « Schulgemeinde ».
7. Stefan George (1868-1933), poète allemand influencé par le symbolisme. Considéré par ses adeptes comme une figure prophétique, il prône une attitude de retrait vis-à-vis du monde et rêve d'une Allemagne gouvernée par une « aristocratie de l'esprit ».

8. La « Jugendbewegung » était un important mouvement générationnel de la jeunesse allemande de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930. D'inspiration romantique, elle peut être vue comme une réaction des jeunes générations aux effets de l'industrialisation, de l'impérialisme militariste de l'Allemagne et des mœurs étouffantes du mode de vie bourgeois. La « Jugendbewegung » visait avant tout la recreation de liens communautaires sur fond de l'appartenance générationnelle des membres, à travers un « retour à la nature », notamment sous la forme de randonnées et d'expéditions collectives. Elle était constituée par plusieurs associations, dont le plus important est le « Wandervogel ».

9. Voir note précédente.

10. Fondée en 1906, la « Schulgemeinde » était un mouvement de réforme pédagogique d'inspiration romantique fondée entre autres par Gustav Wyneken.

11. Le « Werkbund » était une association d'artistes et d'industriels créée en 1907, visant à « réconcilier » l'industrialisme, la modernité, l'art et l'esthétique. Elle avait pour but également de promouvoir la compétitivité des compagnies industrielles allemandes dans le monde.

12. En français dans le texte (N. d. t.).